

demeure, avec des honneurs tels qu'aucune jeune fille de sa famille ou de son pays n'en recevra jamais de semblables.

La société sera sauvée, du moment où elle saura apprécier la vertu, et reconnaître ce qu'elle doit à la religion. Trop longtemps elle n'a recherché que la gloire, l'argent, les places, les honneurs, les jouissances matérielles ; la vertu lui paraissait trop austère, et le vice avait trop souvent sa préférence. Hélas ! n'en est-il pas encore de même aujourd'hui ? Il est temps que le mensonge cède la place à la vérité, et les ténèbres à la lumière ; il est temps de reconnaître que c'est la vertu qui fait la gloire et le bonheur de l'homme sur la terre ; que c'est la religion qui met dans les âmes des sentiments nobles et magnanimes, forme les grands caractères, inspire l'amour du devoir, enfante les généreux dévouements, et dispose aux utiles sacrifices. Oui, du moment où la société tournera ses yeux et son cœur vers la religion et la vertu, elle sera sauvée. Nous prions Dieu de hâter cet heureux instant pour notre chère patrie qui a si grand besoin de se relever de ses humiliations.

## CHAPITRE II.

CONCILE DU VATICAN. — GUERRE DE L'ALLEMAGNE CONTRE LA FRANCE. — NOUVELLE OCCASION DONNÉE AUX SŒURS DE MONTRER LEUR DÉVOUEMENT.

Les nombreuses merveilles, opérées sous le pontificat à jamais glorieux du grand Pie IX, laisseront dans l'histoire des traces encore plus profondes et plus durables que ses humiliations et ses épreuves. Le Concile du Vatican, le grand événement de notre siècle, suffirait à lui seul pour immortaliser cet admirable Pontife. Que de lumières cette sainte assemblée devait faire jaillir sur une époque enveloppée de si épaisses ténèbres ! Que de remèdes efficaces elle venait offrir à une société bien malade, qui semblait être en proie aux dernières convulsions de l'agonie ! Mgr l'évêque de Poitiers a dit avec raison, dans sa magnifique Instruction synodale sur la première constitution du Concile du Vatican : « Un Concile ne fait point une œuvre vague, mais une œuvre précise, une œuvre actuelle, une œuvre appropriée à la situation des choses, à la disposition des esprits, aux souffrances et aux nécessités de l'époque. Nous sommes au dix-neuvième siècle, et le Concile du Vatican est le dix-neuvième Concile œcuménique. Chaque Concile n'a pas toujours correspondu à chaque siècle en particulier : quelques siècles n'en ont pas eu, et d'autres en ont vu plusieurs. Mais toujours l'Eglise, par ses Conciles, a rendu la pensée et le jugement de Dieu sur les temps

auxquels les Conciles s'assemblaient ; toujours elle a prescrit le remède et offert l'antidote aux maux et aux erreurs des générations en face desquelles elle se trouvait. »

Il semble que tous les vrais catholiques de l'univers auraient dû saluer avec un religieux enthousiasme l'annonce de cette assemblée générale de tous les évêques de la sainte Eglise ; mais non, les hommes devaient donner une fois de plus la preuve de leur faiblesse et de leur misère. Grâce à Dieu ! les Pères de la Compagnie de Marie et les Filles de la Sagesse n'ont jamais cru que sur les questions de la religion ils pouvaient sans témérité penser et parler autrement que le Pape. Ils n'ont pas eu de peine à croire que le Chef suprême de l'Eglise avait de bonnes raisons pour convoquer un Concile général, et qu'une fois les évêques réunis sous sa présidence, ils sauraient bien, avec l'aide du Saint-Esprit, ce qu'il serait opportun de décider. Du reste, ils appelaient de tous leurs vœux une décision que d'autres appréhendaient.

Avant la décision dogmatique du saint Concile du Vatican, voici ce que le R. P. Denis, Supérieur des Communautés de Saint-Laurent, écrivait à ses enfants spirituels sur la question de l'infaillibilité personnelle du Pape, question si imprudemment et si violemment agitée dans le public : « Le vrai fidèle doit se tenir en garde contre tout prédicateur qui n'est pas uni à Pierre, qui donne un autre enseignement que celui du Vicaire de Jésus-Christ. Cet apôtre n'est point envoyé de Dieu ; eût-il la sagesse de Salomon, l'éloquence de Tertullien, la science d'Origène, ne le croyez pas. Il prêche sa propre doctrine, non celle de Jésus-Christ. Dans ce siècle, où les vérités du salut se sont amoindries dans le cœur

des hommes ; dans ces jours mauvais, où la politique s'égare, en répudiant la religion de Jésus-Christ ; dans ce moment, où la libre-pensée et la morale indépendante creusent partout des abîmes et répandent des ténèbres aussi épaisses que celles de l'Egypte, il faut un flambeau dont l'éclat permanent puisse guider les pas des fidèles ; il faut plus que jamais cette colonne de feu qui marchait sans cesse devant le camp d'Israël, pour conduire le peuple de Dieu à la terre promise ; il faut que les petits et les simples, parmi les orages et les écueils, aient toujours devant les yeux un phare resplendissant qui leur montre le chemin du port : or cette colonne et ce phare lumineux, c'est l'indéfectibilité du Siège de Pierre, c'est l'infaillibilité doctrinale du Vicaire de Jésus-Christ.

« Pie IX et les Pères du Concile l'ont compris. Ils ont senti surtout que, après le bruit qui s'est fait autour de cette grave question, leur silence sur ce point affaiblirait l'autorité du Saint-Siège. Bientôt, nous l'espérons, l'infaillibilité du Souverain Pontife sera définie et proclamée. Cette pieuse croyance sera élevée à la hauteur d'un dogme de foi. Tous les enfants du Vénérable de Montfort salueront avec joie cette définition ; ils y adhéreront de tout leur cœur. »

Le saint Concile du Vatican avait décidé de graves questions, celle en particulier de l'infaillibilité du Souverain Pontife, lorsque des événements terribles obligèrent les Pères de la vénérable assemblée à se séparer pour un temps, dont Dieu seul connaît encore la durée. Nous dirons un mot de ces événements qui procurèrent aux Filles de la Sagesse une nouvelle occasion de montrer leur courage et leur dévouement religieux.

L'une des pages les plus humiliantes de notre histoire

de France est assurément celle qui a été écrite en 1870 et 1871. Une guerre désastreuse vint fondre tout à coup sur notre malheureuse patrie, gonflée d'orgueil, fière de ses richesses, de son commerce et de son industrie, noyée dans les plaisirs, absorbée dans les pensées de la matière, se faisant gloire de son indifférence religieuse et même de son impiété. La France de saint Louis était redevenue la France de Voltaire. Elle avait abandonné Dieu et le Pontife suprême de son Eglise. Dieu l'a abandonnée à son tour ; et voilà que des peuples du Nord, instruments de sa vengeance, se précipitent sur elle comme sur une proie facile à dévorer. A une guerre affreuse viennent se joindre une épidémie cruelle et toutes les incommodités d'un long et rigoureux hiver, pour augmenter le châtement qui doit peser sur une nation plongée dans le sensualisme et dans la volupté.

Depuis longtemps, l'Allemagne se tenait prête à envahir nos frontières avec un million d'hommes aguerris et disciplinés, et la plus formidable artillerie qui ait jamais fait trembler la terre. Du côté de la France, rien n'est prévu ; les diplomates et tous ceux qui entrent dans les conseils du Gouvernement semblent avoir des yeux pour ne rien voir et des oreilles pour ne rien entendre. Toutes les administrations sont désorganisées ; les généraux les plus habiles et les plus courageux semblent avoir perdu l'intelligence ; les soldats manquent de confiance en leurs chefs.

On fait un appel à tous les jeunes hommes de la nation, qui quittent leurs foyers, leurs châteaux ou leurs chaumières, avec une docilité digne d'un meilleur sort. Mais comment ces bataillons improvisés pourront-ils s'opposer à la marche triomphante d'un ennemi infiniment supérieur et par le nombre et par l'habileté ? Comment une

faible digue de sable pourrait-elle arrêter ce torrent dévastateur qui se précipite avec fureur du sommet des montagnes ?

Le sol de la France est envahi ; la terreur est partout. Des armées françaises de cent mille hommes, de cent cinquante mille soldats sont forcées de déposer les armes, et un Napoléon, entouré de nombreuses légions qui ont vaincu en Afrique, en Italie, en Crimée et ailleurs, va lâchement remettre son épée à un vainqueur qui se donne à lui-même le titre de *justicier de Dieu*. Oui, c'est bien la justice de Dieu qui passe.

Au moins, tout n'est pas perdu : Paris résistera, et tous les efforts de l'ennemi viendront échouer devant ses tours et ses murailles. Cette grande cité renferme trois ou quatre cent mille hommes armés pour sa défense ; son artillerie est prodigieuse, la flotte elle-même lui a envoyé ses plus gros canons et ses meilleurs artilleurs. Elle possède toutes les ressources imaginables ; elle est riche comme un royaume ; elle a des provisions immenses ; ses magasins en regorgent ; le blé des opulentes contrées d'alentour remplit ses greniers ; des troupeaux nombreux couvrent ses places et ses boulevards. De riches hôpitaux et des ambulances splendides, établies dans des lieux sûrs et à l'abri des projectiles de l'ennemi, recevront aisément tous ses blessés qui seront entourés des soins les plus minutieux. Elle est vaste comme une province ; il faudrait les armées de l'Europe pour l'envelopper. Elle est traversée par un fleuve qui lui procurera la facilité d'entretenir des communications avec le dehors, et d'en recevoir les secours dont on pourrait avoir besoin. Hélas ! Dieu avait dit à cette nouvelle Jérusalem si coupable : « Un jour viendra où tes ennemis t'environneront de tranchées, ils t'enfermeront



et te serreront de toutes parts. » (Saint Luc, ch. 19, v. 43.)

En effet, la grande capitale est bientôt emprisonnée dans un double cercle de fer et de feu. Elle épuise peu à peu ses ressources ; elle en est réduite à se nourrir d'un pain grossier et à manger la chair des animaux des rues et des bêtes timides et sauvages qui se cachent et s'engraissent dans les égouts. Elle meurt de faim et de misère. Pour comble de malheur, ses soldats, partagés en deux camps, semblent prêts à s'entrégorger sous les yeux des assiégeants. Enfin ceux-ci, lassés d'attendre, lancent, jusqu'au milieu de la ville aux abois, quelques bombes et quelques boulets, pour l'avertir qu'ils la réduiront en cendres quand il leur plaira. Epouvantée, elle demande grâce.

Toute résistance est impossible ; la France est vaincue, elle est broyée, elle est déshonorée, et pour obtenir la paix de ceux qui lui ont déjà enlevé une partie de ses richesses, elle leur accorde cinq milliards, et leur cède l'une des plus belles portions de son territoire, avec les plus fortes places de ses frontières. La paix est faite avec l'étranger ; mais le sang coule encore à grands flots dans les rues de la capitale. L'incendie dévore ses plus beaux monuments ; ses plus honorables citoyens, ses prêtres les plus vénérables, ses Religieux qui ne savent faire que le bien, son archevêque lui-même, tombent morts sous un plomb homicide ; et il faut qu'une armée tout entière, conduite par un noble chef, défende l'ordre et la vie des paisibles citoyens contre une autre armée d'assassins et d'incendiaires.

Au milieu des épreuves de la guerre, les vrais chrétiens qui ne pouvaient combattre, et qui avaient dans le cœur l'amour de Dieu et de la patrie, ne restaient pas inactifs ; ils priaient, et leurs prières ont sans doute con-

tribué à mettre un terme à nos maux. N'est-ce pas ce qu'a dit aux enfants de Pontmain l'auguste Vierge Marie, la patronne et la protectrice de la France ? « Priez, mes enfants ; Dieu vous exaucera en peu de temps ; mon Fils se laisse toucher » ? C'est le 17 janvier 1871, que Marie se montre à plusieurs enfants de Pontmain, dans la Mayenne, et fait connaître que le grand moyen de calmer le courroux du ciel et d'arrêter les fléaux qui désolent la France, c'est de prier.

On ne se contentait pas de prier ; on allait recueillir les blessés sur les champs de bataille ; on les soignait dans les hôpitaux et les ambulances, que l'on établissait de toutes parts, non-seulement pour ceux qui étaient atteints par le fer de l'ennemi, mais encore pour ces innombrables jeunes gens qui, n'ayant pas la consolation de combattre, étaient renversés par une horrible maladie non moins dangereuse que le plomb meurtrier. Ce sont les prêtres surtout, ce sont les Religieux et les Religieuses qui s'empressent de rendre à leurs frères malheureux tous les services imaginables. Au risque de leur vie, ils leur portent partout les secours corporels et spirituels dont ils ont besoin. C'est ce qu'ont fait les enfants de Montfort. Nous ne dirons point tous les traits de courage et de charité par lesquels se sont signalées les Filles de la Sagesse dans cette circonstance si douloureuse. Depuis Cambrai jusqu'à Bordeaux, depuis Brest jusqu'à Toulon, partout, dans les hôpitaux et dans de nombreuses ambulances, elles ont fait éclater les plus admirables vertus. Leur intrépidité était égale à leur dévouement.

Une Supérieure de la Sagesse de Cambrai, au moment où cette ville était menacée d'un siège, écrivait à la Communauté de Saint-Laurent : « Je n'ai pas d'autre peur

que celle d'être malade... Si le bon Dieu voulait me laisser debout pour recevoir nos ennemis, il me ferait grand plaisir. » Une des Supérieures de Paris écrivait, avant le siège : « Nous avons toujours désiré ne pas quitter notre poste. Nous n'aurons pas de blessés avant le siège, qui, s'il se fait, nous en donnera bien assez. Comment alors ne pas désirer rester ici ? Nos classes sont pleines de lits. Je fais volontiers le sacrifice de ma vie pour mes péchés et le salut de la France. Je n'avais jamais éprouvé autant d'amour pour la patrie comme depuis qu'elle est en danger. Mon Dieu, sauvez la France ; conservez-nous la foi et donnez-nous la paix. »

Ces paroles sont admirables de foi et de patriotisme. Que d'hommes, hélas ! dans cette grande capitale, et dans tout le reste de la France, chez lesquels le patriotisme est mort, quoiqu'ils disent le contraire, parce que la foi est éteinte dans leurs âmes, et que leurs cœurs sont remplis des plus mauvaises passions !

Pendant la guerre, un grand nombre de parents sollicitaient leurs filles religieuses à rentrer momentanément dans leurs familles, pour se mettre à l'abri des dangers ; pas une seule ne voulut quitter son poste. Toutes firent à leurs chers parents des réponses dans le sens de celle que nous allons entendre. C'est une Sœur de la prison centrale de Clermont-sur-Oise qui écrit à sa famille. Nous ne citerons cependant que les dernières phrases de cette lettre, lesquelles feront juger du reste :

« Vous avez fait mon bonheur, mes bien-aimés parents, en ne vous opposant pas à ma vocation ; maintenant je suis contente et heureuse de mon état. Que les rois de la terre tremblent sur leurs trônes ; pour moi, au

milieu de mes prisonnières, je suis dans la paix et dans la tranquillité. Ainsi, vous le voyez, j'ai tout ce que mon cœur désire. Je ne puis me résoudre à quitter le poste où le Seigneur m'a placée ; je veux y rester jusqu'au moment où l'obéissance à sa volonté me le fera quitter. Ma bonne Supérieure me laisse parfaitement libre de retourner au milieu de vous ou de rester avec elle ; mais je crois, bons parents, que je donnerai à Dieu plus de satisfaction en demeurant à son service qu'en le quittant. Voilà pourquoi je vous prie de ne pas m'en vouloir, si je n'accepte pas l'offre que vous me faites. Si je meurs ici, ce sera à mon contentement. J'ai tant désiré mourir en religion, que je craindrais de mourir dans le monde, quand je ne devrais y être que très-peu de temps.

« Je termine, en vous priant de ne pas vous tourmenter à mon sujet, puisque, comme vous le voyez, je suis enchantée d'être dans la position où je me trouve. »

Il n'est pas possible de montrer des sentiments plus nobles, plus chrétiens, plus religieux ; il n'est pas possible de les mieux exprimer. La vraie Religieuse se révèle tout entière dans ces belles paroles. Elle est reconnaissante envers sa famille qui ne s'est point opposée à sa vocation sainte. Elle est contente de son état, et, tandis que les rois tremblent sur leurs trônes, elle vit dans la paix et dans la tranquillité la plus parfaite, même sous les verroux, au milieu de pauvres prisonnières qu'elle aime, et qu'elle cherche à ramener à la vertu. Rester au poste qui lui a été confié par l'obéissance ; y mourir, si Dieu le veut, voilà son unique ambition. Le trait suivant va nous montrer encore combien la foi met de force et de courage dans les âmes religieuses.

Une Supérieure de Paris avait cru devoir faire connaître aux Supérieurs généraux de la Sagesse que deux jeunes Sœurs lui paraissaient un peu épouvantées, à l'approche des ennemis ; aussitôt on leur envoya leur obéissance. Mais ces deux Religieuses, désolées de voir qu'on pensait qu'elles manquaient de courage et qu'on les appelait ailleurs, écrivirent à Saint-Laurent pour dire combien elles étaient surprises du jugement défavorable qu'on avait porté sur elles. Elles assurèrent qu'elles étaient remplies de courage et disposées à tout ce qui pourrait arriver. Elles demandèrent instamment à garder leur poste pendant le péril, et on se rendit à leurs désirs.

Les Filles de la Sagesse ont reçu, à l'occasion des soins donnés aux militaires malades et blessés, pendant la guerre, une médaille d'argent et 45 croix en bronze, accordées par le Conseil de la Société française de secours aux blessés et malades des armées de terre et de mer.

A Saint-Laurent, au milieu de toutes les craintes que devaient faire naître dans les âmes les suites funestes d'une guerre désastreuse, malgré toutes les lettres pressantes envoyées par les parents aux novices et aux Sœurs, pour les engager à rentrer dans leurs familles, malgré les observations faites par les Supérieurs eux-mêmes, personne ne regarda en arrière. Bien plus, une profession eut lieu : 42 novices franchirent avec bonheur le pas qui les séparait du monde, et entrèrent dans l'état religieux par la première profession ; 35 jeunes professes firent leurs derniers vœux, en s'engageant pour toujours au service de Dieu ; 18 postulantes qui pouvaient, sans aucun obstacle, rentrer dans leurs familles jusqu'à des temps meilleurs, aimèrent mieux se revêtir du saint

habit religieux que de consentir à retarder le moment qui devait les mettre à même de témoigner à Notre-Seigneur combien était vif et sincère le désir qu'elles avaient de se dévouer entièrement à son service. Quelle générosité ! Quel courage !